

**PARCE QUE**

**LA VIE**

**EST AINSI**



*SÉBASTIEN OLIVIER GIROUX-EARL*

**PARCE QUE**

**LA VIE**

**EST AINSI**



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou de ses ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Tous droits de traduction, d'adaptation et de  
reproduction réservés pour tous pays.**

© Éditions Dux Publishing, 2017

ISBN : 979-10-227-6116-1

**Dépôt légal : novembre 2016  
Achévé d'imprimer en France**

À Annette,  
pour son support quotidien

Je vous remercie vivement d'avoir choisi ce livre et j'espère sincèrement que cette histoire vous plaira.

Ce serait très gentil de laisser un commentaire ou une note sur le site où vous avez acheté ce livre, afin d'inspirer les autres lecteurs.

Vous pouvez également me joindre et me suivre :

Ma page Facebook : <https://www.facebook.com/soge.auteur>

Via mon éditeur : [publishing@duxenterprises.com](mailto:publishing@duxenterprises.com)

*Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !*

(Charles Baudelaire, *Le Voyage*)



— Vous avez une capote ?

La question était simple, presque innocente, posée comme pour offrir un choix. Mais il n’y eut aucun choix possible pour Emily, ce soir-là. Elle ne saurait sans doute jamais pourquoi elle avait exprimé cette demande. Peut-être pour se donner l’illusion de reprendre contrôle ?

Elle s’était retrouvée là, allongée sur la banquette arrière d’une voiture, quelque part dans Londres. La tête coincée contre la portière et les jambes écartées autant que possible, malgré l’espace restreint. Elle ne pouvait pas espérer une grande liberté de mouvement. Ni d’autre chose, d’ailleurs.

Elle venait tout juste de se réveiller dans un taxi garé sur le trottoir. Le chauffeur était penché sur elle comme un docteur sur une patiente. Seulement, elle n’était pas malade, et il n’avait aucun soin à lui administrer.

L’homme sourit à travers des dents jaunies par des années de tabac. Il prit un peu de recul, juste assez. Il sortit un petit sachet plastique de la poche arrière de son jean et le porta à sa bouche pour le déchirer. Son geste était lent et mesuré, familier. Il avait une maîtrise totale de la situation. Il savait ce qu’il voulait. Il allait l’obtenir.

Le taxi repartit cinq minutes plus tard. Ou était-ce une heure ? Elle ne savait pas. Le temps ne comptait plus. Il continuait bien d'avancer pour les autres, mais il était mort pour elle. Et avec lui quelque chose d'autre venait de s'éteindre.

Emily se réveilla en sueur. Assise au milieu du lit, elle tremblait. Où se trouvait-elle ? Elle était semi-consciente, ses esprits encore embrumés par le rêve récent. Dehors, les oiseaux piaillaient, heureux et insoucians. Elle reconnut leur chant, il lui offrait quelque chose de familier. Un autre bruit s'y mélangea, également connu. C'était la sonnerie d'un téléphone. Le bruit cessa, rapidement remplacé par la voix étouffée d'une femme. Une conversation s'établit alors, mais elle ne put la suivre, les mots ne formant qu'une sorte de bourdonnement irrégulier. Elle n'essaya pas d'écouter et se mit plutôt à observer autour d'elle. Les yeux papillonnants, elle reconnut ses vêtements sur la chaise : une paire de jeans bleus et un pull-over rayé. Ce n'étaient pas ceux dont elle se souvenait. Où était donc passée la jupette à carreaux du rêve ?

La femme continuait de parler, et sa voix sembla de plus en plus familière. Emily s'agrippait progressivement à la conscience de ce qui l'entourait. Petit à petit, elle reconnaissait les meubles, les arbres et les bruits du jardin, les sons de la maison. Ce furent les odeurs mélangées de bacon et de toasts grillés qui finirent de la ramener à la réalité. Oui, bien sûr, elle était chez ses parents, dans leur maison du nord de Londres. C'était sa mère qui parlait au rez-de-chaussée. Elle était chez elle. Elle se souvenait, maintenant. Elle était revenue vivre là après l'incident

du taxi, il y avait déjà plusieurs mois. Ou était-ce la nuit dernière ? Mais non, il y avait longtemps, beaucoup plus longtemps. Mais combien d'années exactement ?

Le souvenir du rêve, ou plutôt du cauchemar, la fit retomber contre l'oreiller. Sa tête cogna contre le mur mais elle ne ressentit pas le choc. Ses yeux étaient grands ouverts mais elle ne voyait rien. Elle se rappelait les rires, les danses, les boissons, la soirée entre copines. Tout cela paraissait si lointain. Un mal de crâne affreux la prit soudainement et apporta avec lui d'autres images, plus récentes. Les souvenirs de la veille l'envahirent. C'était vendredi soir, et elle était bien sortie avec son amie Sarah, mais il n'y avait eu aucun taxi, pas cette fois. Depuis des années déjà elle ne les utilisait plus. Elle se rappela la succession interminable de verres de vin, et put enfin entendre son estomac qui criait famine.

Elle enfila sa robe de chambre d'un geste automatique puis ouvrit la porte. Lentement, elle entama la descente du petit escalier étroit, typique des maisons anglaises.

En entrant dans la cuisine, elle vit sa mère afférée autour du four.

— Bonjour, maman.

— Bonjour, ma chérie. Oh dis donc, tu n'as pas bonne mine, ce matin, tu es rentrée tard ?

— Je ne sais pas ; je crois, oui.

— Je te prépare un complet ?

C'était l'une des joies d'Emily, le petit déjeuner traditionnel britannique du samedi matin. Des œufs, du bacon, des champignons et surtout plein de haricots sauce tomate sur du pain de mie grillé. Les matins difficiles comme aujourd'hui, sa

mère savait qu'elle pouvait ajouter une saucisse et puis sans doute une deuxième portion de haricots ! Emily ne le cachait pas, ce rituel hebdomadaire était l'un de ces petits plaisirs qui rendaient la vie plus facile à traverser.

— Merci, maman, avec deux saucisses !

— Tu étais avec Sarah, hier soir ?

— Oui, elle était là.

— Ça ne m'étonne pas, elle t'a forcée à boire une fois de plus.

Le ton se voulait neutre mais ne parvenait pas à masquer complètement une éternelle rancœur.

— Maman, je suis assez grande pour me forcer à boire moi-même.

Sa mère désapprouvait son amitié avec Sarah. Depuis la nuit de l'incident, elle avait formé un jugement irrévocable. C'était bien Sarah qui avait appelé le taxi, après tout. C'était elle qui l'y avait placée avant de refermer la portière.

— Je sais, c'est ton amie. Fait attention tout de même quand tu es avec elle.

— Oui, la mère.

— Je n'aime pas que tu m'appelles comme ça, je ne gère pas un couvent, ici.

— O.K., O.K. Fais-moi donc un bon *fry-up*. On a de l'aspirine quelque part ?

— Dans le placard, là-bas.

Un geste du menton compléta à la fois la phrase et la petite conversation.

Toute deux apprécièrent ce petit instant de silence, indispensable pour maintenir le calme harmonieux de cette jolie matinée.

La jeune femme avala le comprimé avec une rasade de jus

d'orange puis se rassit. Il était préférable de laisser sa mère cuisiner sans prolonger les débats. Elle aimait ses fourneaux ; sans doute sa façon à elle de contrôler son petit clan, par l'estomac. Ça traînait dans la famille depuis plusieurs générations. Le père ne s'en plaignait pas, du reste. Il se plaignait de peu de choses, à vrai dire. Il était plutôt du genre docile et entièrement soumis à la femme qu'il avait épousée voilà déjà plus de trente-cinq ans ! Il n'était pas si mal tombé ; il lui fallait une femme à poigne pour gérer sa maison, et il avait trouvé la compagne idéale. Emily pensait souvent à son père comme à un bon petit bonhomme tout gentil, mais elle ne pouvait pas imaginer qu'il ait un jour pu être un adolescent faisant la cour à son dragon de mère. Il y avait bien quelques photos d'époque, mais elles ne suffisaient pas à tout expliquer.

Le dragon interrompit ses pensées.

— Tu ne devineras jamais qui vient de téléphoner.

— Une de tes sœurs.

— Tu nous as entendues ?

— Non, mais à chaque fois que tu poses cette question, c'est parce qu'une de tes sœurs avait quelque chose de très important à te communiquer.

— Tu pourrais les appeler tantes.

— Non. Ce sont tes deux sœurs. Elles sont à peine au courant que j'existe.

Un souffle agacé fut bruyamment libéré avant l'énoncé d'un nom.

— C'était Rose.

— Tu vois !

— Ça aurait pu être n'importe qui, à cette heure-là.

— Non, c'était soit Rose, soit Hannah.

L'agacement résonna de nouveau dans la pièce, qui sembla soudain trop petite.

— Toujours est-il que ta cousine Sophie se marie l'été prochain. Philippe lui a acheté une bague en platine incrustée de petits diamants. Il a proposé d'une façon si romantique, j'en ai pleuré. C'est beau, quand même, un couple qui s'aime comme ça...

— Tant mieux pour elle. J'imagine que si la bague avait été un anneau de plastique elle aurait dit non ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? On ne fait pas de bagues de fiançailles en plastique, voyons !

— Bien sûr que non. Et le sourire sur son visage devait être proportionnel à la taille du diamant. Sans doute qu'elle a, depuis, entamé une tournée officielle de la ville pour bien montrer à tout le monde qu'elle allait épouser le richard du village d'à côté.

— Ce que tu peux être cynique.

— Dis-moi que j'ai tort et que l'argent dont Philippe a hérité n'a jamais eu aucune influence sur les sentiments de Sophie.

— Ils vont se marier à Leeds, où elle a été baptisée.

— Très bien. Tu sais que, quand tu changes de sujet, tu prouves simplement que j'ai raison ?

Sa mère enchaîna sans répondre, prouvant ainsi de nouveau, et bien malgré elle, la véracité poignante de l'argument.

— On les a vus il y a trois semaines à l'anniversaire de Rose et ils avaient l'air de vraiment s'aimer.

— Oui, juste l'air.

— Tu es incorrigible.

— C'est mon charme. Mets les toasts, j'ai l'impression que

les saucisses sont prêtes.

Une odeur de brûlé commençait en effet à se répandre dans la cuisine...

— Oh ! la la !

Emily sourit. Était-ce parce que rien ne paniquait sa mère autant que de laisser brûler de la nourriture ou bien parce que cette conversation insipide s'en trouvait interrompue ?

— Oh ! mon dieu, le bacon est tout brûlé, je vais t'en refaire.

— Tu sais, Dieu n'a pas grand-chose à voir avec tout ça...

Mais il n'y avait plus que le four qui comptait. Ses paroles flottèrent quelques instants et, ne trouvant pas d'oreilles pour les héberger, elles se dissipèrent dans l'oubli.

Cette discussion la rendit maussade. Elle se demanda pourquoi il était si important pour tout le monde de s'assembler ainsi et de former des paires. Peut-être était-ce un héritage du temps de Noé et de son arche ? Les humains se sentant constamment menacés par un déluge quelconque et ne voulant pas être exclus du sauvetage se mettaient continuellement en devoir de trouver l'autre morceau qui compléterait la paire et ainsi garantirait leurs chances de survie.

Mais s'il en était ainsi pour tous, pourquoi est-ce qu'elle-même ne la cherchait pas, cette fameuse âme sœur ? Pourquoi était-elle différente ? De telles pensées l'assombrirent davantage. Cette pression constante d'une société qui n'admettait pas les célibataires l'énervait invariablement. Et puis elle n'était pas la seule à réagir comme ça. Sarah non plus n'envisageait pas une seconde de se marier. Bon, c'est vrai qu'elle ne pouvait jamais rester longtemps avec un seul homme. Ses goûts et ses habitudes ne lui permettaient pas de garder quelqu'un au-delà

de quelques semaines.

Pourtant il lui semblait bien qu'on ne demandait pas sans arrêt à Sarah si elle avait quelqu'un dans sa vie. Alors pourquoi est-ce qu'elle recevait toujours cette question ? D'accord, elle allait bientôt avoir 30 ans. Mais ce n'était pas une raison. Après tout, pour les catherinettes, elle avait passé l'âge depuis longtemps !

— Voilà, petit déjeuner du samedi matin.

Emily revint au présent et posa ses yeux sur l'assiette bien remplie qui se trouvait devant elle.

— Merci. Tu sais, tu n'avais pas besoin de refaire du bacon, j'aurais pu manger l'autre.

— Non, non, il était tout brûlé.

Elle entama son petit déjeuner comme elle le faisait toujours, en étalant une bonne portion de haricots rouges sur un toast avant de le mordre à pleines dents, tout en se moquant pas mal de la sauce rouge qui lui coulait sur le menton. Le petit bonheur du samedi matin et de ces gestes routiniers était précieux, comme une ancre, un symbole de stabilité et de routine qui lui permettait de savoir que la semaine de travail était finie et que la vie comportait tout de même quelques bons côtés.

— Je dois RSVP pour Sophie ; bien sûr, tu viens avec nous ?

— Hein ?

Emily se demanda un instant de quoi elle parlait. Puis ça la frappa au moment exact où sa mère ouvrit la bouche. Comme une double salve qui venait transpercer la sérénité de ce petit instant de calme.

— Pour le mariage de Sophie, je dois confirmer à Rose qu'on y va bien tous les trois.

— Je dois vraiment y aller ?

— Oui. Pas de discussion, c'est la famille.

Elle préféra ne pas insister. Sur le front familial, sa mère gagnait toutes les batailles.

— Rose s'occupe de tout organiser. Le plus tôt elle connaît le nombre d'invités, le mieux c'est. Comme ça, elle peut prévoir.

— Très bien, dit Emily qui espérait que la conversation allait s'arrêter là.

— Ça lui plaît bien, à Rose, de planifier et d'organiser. Ça l'occupe ; et puis elle est ravie de marier sa fille.

— Humm.

— C'est vrai qu'elle a presque 25 ans, Sophie, c'est le bon âge pour se marier.

— Ça dépend.

Sa mère continua de parler sans vraiment la regarder, comme perdue dans un dialogue avec elle-même. Elle s'absorba dans la vaisselle et lui tourna le dos... Mais ce dos semblait avoir bien des choses à dire.

— C'est bien comme ça, Sophie se marie à 24 ans, avant d'être catherinette. Et puis sa sœur est encore jeune ; mais d'ici deux ou trois ans, elle pourra songer à la suivre dans la même voie. C'est bien pour Rose, elle a de la chance, et puis comme ça, ses deux filles seront mariées en âge, avant qu'elle ait 60 ans.

Le silence s'imposa un instant. Seul le robinet osa le percer de son plic-ploc régulier, comme un marteau piqueur enfonçant un pieu en terre, coup après coup.

Emily se sentait assommée à chaque retombée du marteau. Son appétit s'étiola rapidement. Le mauvais type de papillons venait d'envahir son ventre. Elle reposa la fourchette doucement et posa les mains à plat sur ses cuisses. Ses yeux la piquaient.

Ses joues se resserrèrent, et la salive lui manqua. La tête baissée, elle tenta de ralentir sa respiration.

Les bras de la mère continuaient leur manège. Assiettes et couverts saisis par la main droite étaient plongés dans l'eau, frottés de tous les côtés, rincés sous le jet constant d'eau chaude avant d'être passés à la main gauche qui les disposait sur l'égouttoir pour sécher. Et le cycle repartait.

Le faux dialogue reprit.

— Un mariage, c'est beau, toute la famille se retrouve réunie, et ça fait des jolies photos, et puis les jeunes filles, ça leur donne aussi des idées, et alors elles pensent à être la prochaine, et puis bien sûr il y a le bouquet, et une des filles d'honneur va le gagner, et comme ça, elle saura qui sera la suivante. Tu devrais être fille d'honneur, tu sais. Ce serait bien. Oh, oui. Je vais téléphoner à Rose pour lui dire. Ça devrait être toi, la cousine, qui est la première des filles d'honneur, et puis si tu attrapes le bouquet ! Tu imagines !

L'air dans la cuisine s'était resserré. Il appuyait fortement sur les tempes d'Emily comme un étau. Ses yeux désormais clos amplifiaient la réception auditive, ajoutant aux mots qui lui parvenaient comme une violence physique. Elle se promit de laisser le couteau sur la table, de ne pas y toucher. Elle se concentrait très fort pour bloquer les sons extérieurs. Alors ce fut sa voix intérieure qui s'imposa.

— *Est-ce qu'elle va la boucler ? Pendant combien de temps encore je vais devoir me taper la même rengaine ?* Ses pensées formèrent des images qu'elle ne voulait pas voir. Mais elle ne put résister, les visions s'imposaient à elle, comme en boucle, toutes plus sombres les unes que les autres. La tension dans sa main droite la fit

trembler. Elle ne s'en rendit pas compte. Un fin duvet sombre se dressa sur ses bras. Ses doigts se crispèrent. Crampes. Rictus. Mouvements avortés. Ses yeux s'ouvrirent soudain en grand, comme si, soupape improvisée, ils pouvaient laisser s'échapper quelque chose pour réduire la menace croissante. Mais la poudre était étalée, et il ne manquait plus qu'une étincelle.

— Tu ne penses pas à te marier un jour ?

— MAMAN, ARRÊTE !

Sa mère se retourna vivement, la bouche grande ouverte, comme si elle avait été surprise en flagrant délit d'une action déshonorante. Elle tenait toujours en main un plat qui désormais laissait couler l'eau savonneuse sur le sol.

— ... mais, quoi ?

— TAIS TOI AVEC CETTE MERDE !

— Mais qu'est-ce que...

Les larmes envahirent sa gorge, bloquant toute parole.

— Écoute, je sais où tu vas avec ça et je ne veux pas en parler, c'est tout.

— Je ne dis rien. Mais quoi, Sophie a tout juste 24 ans et...

— Je sais, et c'est une parfaite histoire d'amour et tout ça, et moi je suis là comme une conne, à bientôt 30 ans, et tu n'as toujours pas de petits chiards à bercer quand je vais me bourrer la tronche avec l'horrible Sarah.

— Tu n'es pas obligée de parler comme ça.

Les mots sortirent, lancinants et tremblotants, poussés par les larmes qui gonflaient son visage tout entier.

— Toi non plus.

— Ton père et moi, on s'inquiète pour toi, tu sais.

— Non, tu voudrais avoir des petits enfants à endoctriner,

en faire tes petites poupées, les montrer à tes amies pour être comme elles, pour être normale.

— Tu te rends compte de ce que tu me dis ?

— Et toi ? Tu me ramènes sans arrêt la même histoire, et toutes les fois, c'est pareil, quand est-ce que je trouve un homme, et quand est-ce que je me marie, et quand est-ce que j'ai des gosses, et ce n'est pas la peine de pleurer, je connais ton cinéma. J'en ai marre, tu m'entends. **MARRE !**

La chaise bascula en arrière. Emily vola hors de la cuisine. La porte claqua au moment où la chaise finissait sa chute sur le sol. Puis le silence devint maître des lieux.

De retour dans sa chambre, Emily repoussa la porte d'un geste ferme du poignet puis, se reculant plus sous l'effet de la gravité que par sa propre volonté, elle s'y adossa. Elle resta là quelques instants, figée, et ferma les yeux.

*Qu'est-ce que j'en ai marre de cette histoire de mariage. Elle ne me lâchera jamais avec ça. Pourquoi, aussi, est-ce qu'elle doit sans arrêt me comparer à ma cousine ? Ça a toujours été une enfant gâtée, le petit toutou à sa maman. Tu parles d'une belle histoire. Le pauvre mec, il ne sait pas à qui il a affaire ! Remarque, il n'est pas mal non plus, celui-là, avec ses diplômes de grandes écoles et son titre de chef de service. Si fier de lui, alors que tout lui vient de son héritage. Ah ! ils se méritent bien, tous les deux.*

Ses pensées la ramenèrent lentement à la réalité. Elle fit deux pas pour aller arracher son portable du dessus de la commode. Le silence s'établit enfin dans sa tête. Elle avait besoin de parler à quelqu'un, de déverser le trop-plein de ses pensées. Déterminée, elle commença à taper sur le minuscule clavier pour démarrer un chat.

<< Sarah, tu es là ? >>

Pas de réponse.

<< Je viens de m'engueuler avec ma mère une fois de plus. >>

Le dialogue ne semblait pas vouloir s'installer, et l'écran finit par s'éteindre devant ses yeux. Pour passer le temps, elle ramassa son linge sale et en fit une boule qu'elle jeta dans le panier d'osier. Emily ne voulait plus penser à rien, elle souhaitait stopper le temps et s'isoler dans une bulle de néant. Elle entreprit de ranger sa chambre pour repousser les idées noires. Peu après, une vibration la sortit de sa torpeur. Avidé de communiquer, elle lâcha la robe qu'elle était en train de placer sur un cintre pour saisir le portable et reprendre le chat.

<< Est-ce que tu vas bien ? Qu'est-ce qui s'est passé ? >>

<< Ma cousine se marie l'an prochain >>

<< La pauvre >>

<< Ma mère me reproche de pas faire pareil >>

<< Quoi, te marier ? Pourquoi tu ferais une connerie pareille ? >>

<< Elle me prend le chou avec ça >>

<< Je vois. Et puis ? >>

<< Je l'ai engueulée et elle s'est mise à chialer >>

<< Et ensuite ? >>

<< C'est tout >>

<< C'est ton monstre qui a pris le dessus ? >>

<< Et alors ? >>

<< C'est pas la première fois que ta mère veux te marier >>

<< Non. Mais je supporte plus >>

<< Alors va-t'en >>

<< ? ? ? >>

<< Il est temps que tu te reprennes en main ma belle. Trouve-toi un appart, un mec et sois heureuse. XXX >>

Emily n'avait pas anticipé cette réaction. Elle lança le

portable sur le lit et resta quelques minutes sans bouger. La colère voulait revenir, mais elle parvint à en contenir l'explosion. Le grésillement du téléphone reprit mais fut étouffé par l'épais duvet où il était retombé, et il fallut quelques secondes encore avant qu'elle ne réagisse. C'était Sarah qui l'appelait.

— Quoi, encore ?

— Tu ne répondais pas, et je me suis dit que ce serait plus simple de parler plutôt que le chat.

— Tout le monde m'emm...

— Hey !

L'interruption fut brusque, rétablissant la hiérarchie silencieuse qui existait entre les deux amies.

— Je ne suis pas ta mère, tu ne me causes pas comme ça. Et puis regarde un peu autour de toi. Peut-être qu'il est temps que tu t'éloignes de tes parents.

— ...

— Tu es toujours là ?

— Ouais. Je suis là.

— Bon, arrête de te prendre pour la plus grosse victime du monde. Il y a huit ans, je dis pas, ça t'a aidé d'être récupérée par tes parents. Je comprends. Mais c'est dans le passé, tout ça ! Tu as bientôt 30 balais, et c'est quand, par exemple, la dernière fois que tu t'es envoyée en l'air ?

— Tu veux me comparer à toi ? Tu t'en envoies combien ? Plutôt deux ou trois par jour ?

— Hey, je sais vivre, moi ! Tu peux gueuler comme tu veux, mais tu sais que j'ai raison. Tu vis comme une nonne. Tu rejettes les avances de n'importe quel homme. Et tu t'engueules de plus en plus souvent avec ta mère. Ça n'est bon ni pour toi ni pour

elle. Bien sûr, tes parents t'ont aidée quand tu as eu besoin. Mais maintenant, tu te sens en prison. Alors va-t'en, reprends-toi un appart. Reprends ta vie.

Voilà déjà plusieurs mois que Sarah la poussait à déménager. Elle appelait ça « grandir » ou « retrouver son indépendance ». Emily avait jusque-là toujours réussi à éviter de telles conversations. Mais elle sentait bien monter en elle une envie de changer, et ça la troublait profondément.

Sarah reprit la parole.

— Tiens, je vais en boîte, ce soir ; viens avec moi et je te promets que tu ne finiras pas la soirée toute seule !

— Non, pas ce soir.

— Allez, bouge-toi ton gros derrière, sinon il va finir par coller à ta moquette.

Le rire attendu ne se fit pas entendre.

— Non, on se voit plus tard.

— Je vois. Bon. Mais tu n'hésite pas, surtout, si t'as besoin de parler ou quoi que ce soit, tu sais où me trouver.

— Merci. Bonne soirée !

— Je te raconterai, salut.

Le portable reprit rapidement sa place dans les replis du duvet. La dernière chose qu'Emily voulait maintenant était d'entendre les détails des soirées agitées de son amie. Trop d'idées se carambolaient dans son esprit. Elle se sentait écartelée entre toutes les attentes placées sur elle. Que devait-elle faire exactement ? Elle ne savait même plus ce qu'elle voulait.

Seule une douche bien chaude pourrait la calmer. Le déversement continu de l'eau chaude sur son corps lui apportait toujours un grand réconfort, et en ce moment, elle en ressentait

un grand besoin. Arrivée dans la cabine de douche, elle se donna toute entière à la gravité et se laissa tomber sur le carrelage froid. Recroquevillée, les bras ballants, dénuée de toute vitalité, elle laissa l'eau déferler sur son corps. De cette façon, elle se ressourçait. Elle puisait une énergie nouvelle en elle-même comme pour renaître. Le phénix se régénérait par le feu, elle par l'eau.

C'est au retour de l'incident du taxi qu'elle avait appris les bienfaits d'une douche très chaude. Ce soir-là, elle était arrivée chez elle semi-consciente et à moitié nue. Elle s'était tout d'abord effondrée sur son lit, vidée de toute énergie et incapable du moindre mouvement. Tout ce que son corps contenait de larmes s'était évacué en quelques instants, alors que des pensées de plus en plus sombres la terrassaient. Des sensations toutes plus étrangères les unes que les autres s'assemblaient en elle sans y avoir été invitées. Elle semblait dans l'inconnu, ne reconnaissant plus ni ses émotions ni son corps.

Dans un lourd effort de survie, elle avait fini par se traîner jusqu'à la salle de bains. Elle était entrée consciente dans la baignoire et s'y était couchée comme y aurait été couché un cadavre. Allongée sur le dos, les mains croisées juste sous ses seins, elle avait essayé vainement de contrôler ses pensées. L'eau tombant en pluie l'avait fait grelotter, et elle avait fini par s'asseoir sous le jet. Elle avait augmenté le débit d'eau chaude et s'était lavée plusieurs fois, comme en autopilote, sans penser à ce qu'elle faisait. Puis elle avait serré ses cuisses très fort contre son ventre, jusqu'à pouvoir poser son menton sur ses genoux. Ses

bras avaient enlacé ses jambes, et ainsi recroquevillée, elle avait laissé l'eau chaude déferler sur elle comme si chaque nouvelle goutte apportait un peu de vie à ses cellules meurtries.

Depuis ce soir-là, elle savait combien la cascade d'eau sur son corps était la meilleure défense contre son monstre intérieur ; le meilleur moyen de refaire surface, de prendre le dessus.

Se remettant debout dans la cabine de douche de ses parents, elle laissa son regard plonger dans le petit tourbillon d'eau qui s'échappait en gargouillant par le siphon. Ses pensées s'enfouirent davantage dans ses doutes ordinaires, qui avaient été exacerbés par la scène du petit déjeuner, alimentant ses tourments.

*Pourquoi est-ce qu'il faut se marier ? Qu'est-ce que ça apporte à une femme de devenir la propriété d'un homme ? Si ma cousine n'a pas d'autres ambitions dans la vie que de préparer la popote de son mâle, c'est bien pour elle, tant mieux ! Mais pourquoi je devrais être pareil ? C'est leur truc, à tous, me marier dès que possible. « Emily, pourquoi t'es toujours célibataire ? Emily, pourquoi t'es seule ? » Merde ! Je suis très bien comme ça. J'ai pas besoin d'un mec pour me dire comment je dois vivre. Qu'est-ce que j'irais foutre avec un mec, de toute façon ? À quoi ça me servirait ?*

Il lui était de plus en plus pénible d'être considérée comme incomplète, de devoir devenir la moitié de quelqu'un d'autre pour exister. Finalement, une petite fille naissait indépendante et le restait pour une dizaine d'années ; mais dès lors que la puberté s'emparait d'elle et en faisait une jeune femme en préparation, son existence propre cessait, et la fillette se voyait transformée en une denrée dont un homme un jour allait pouvoir disposer. Et tout cela, au beau milieu d'une société qui se voulait moderne

et égalitaire. De tous temps, les éleveurs avaient placé un anneau au nez de leur bétail pour indiquer son appartenance. Plus subtile, l'homme moderne le plaçait au doigt de sa femme. Le geste changeait peut-être, mais l'intention de marquer son bien n'était-elle pas restée la même ?

*Au moins, Sarah n'a pas ce problème. Elle, les mecs, elle les prend quand elle a besoin et s'en débarrasse par la suite. Et puis elle n'a pas ses parents sur le dos tout le temps.*

Penser ainsi à son amie lui rappela les mots qu'elle avait utilisés : « Va-t'en ! » Elle n'avait vraiment laissé aucune ambiguïté dans son conseil.

C'est avec un sursaut d'énergie qu'Emily se décida à sortir de la douche. Vêtue tout juste d'une serviette, elle retourna vers sa chambre, un peu comme un prisonnier regagne sa cellule après la demi-heure de marche quotidienne. Elle eut un haut-le-cœur en entrant. Son regard navigua de la commode au lit, du lit vers la fenêtre, et finit sa course sur la chaise. Là, assis sur ses pattes arrière, se tenait l'ours en peluche qui l'avait accompagnée dans tant de rêves juvéniles.

— Bientôt 30 ans et je n'habite même pas chez moi, tu parles d'une réussite, lui dit-elle.

L'ours continua de la regarder avec cette insistance des jouets anciens qui demandent ce que sont devenus ces ambitions secrètes dont ils furent jadis le fidèle gardien.

— Mon vieux Gaspard, il faudrait que je te lave. Tu es tout jauni.

Il sembla agréer. Au-delà de sa présence, la chambre qui avait vu une joyeuse fille grandir semblait bien terne aujourd'hui. Elle s'y sentait à l'étroit, oppressée. Que se passait-il, vraiment ?

Était-ce là pièce qui rapetissait ou bien Emily qui grandissait ?

La mélancolie de quelques souvenirs joyeux adoucit un peu ses esprits. Elle se souvint, par exemple, de ce moment, quand après avoir déballé Gaspard, un matin de Noël, elle avait couru dans sa chambre pour le présenter à ses poupées et aux autres peluches.

D'un geste contrit, elle repoussa une petite larme et renifla. Sa mémoire venait de l'entraîner dans un monde oublié, un monde passé auquel elle avait bien conscience que l'accès lui était désormais refusé. Captive de ses propres souvenirs, elle n'entendit pas le petit coup discret frappé à la porte. La femme entra dans la chambre, doucement et sans faire de bruits. Elle tenait entre ses mains quelque chose de précieux. Après ce qui sembla être beaucoup d'efforts pour ne pas la renverser, elle la posa très délicatement sur la commode. Lorsqu'elle eut terminé cette action, elle se retourna et ses lèvres commencèrent à remuer, mais Emily n'entendit aucun son. La femme se tenait bien droite en face d'elle et se contentait maintenant de la regarder. Une minute ou une heure passa ainsi, avant qu'elle ne se décide à parler de nouveau.

— Je t'ai refait une tasse de thé, tu n'avais pas bu la première, au petit déjeuner, répéta sa mère.

— Oh oui, merci. Emily entendit ces mots comme s'ils avaient été prononcés par quelqu'un d'autre.

Il lui fallut quelques secondes supplémentaires pour tout reconnecter.

— Je ne voulais pas te blesser, tu sais, excuse-moi, lui dit sa mère tout en maintenant ses yeux sur elle.

— Non, c'est moi, j'ai mal réagi, c'est tout.

— Moi je veux juste ton bonheur, tu le sais bien.

— C'est O.K., maman, on oublie, et ça va aller. Pardonne-moi d'avoir gueulé, c'était plus fort que moi.

— Je sais. Ne t'inquiète pas. Je comprends. C'est dur, ce qui t'est arrivé, je sais que tu y repenses souvent. Moi aussi. Mais je me dis que, sans doute, un homme bon et doux, ça t'aiderait à aller mieux, à passer outre.

Une boule de salive se forma dans la bouche d'Emily. Elle la retint du mieux possible avant de se forcer à l'avaler malgré le nœud formé dans sa gorge. Ce faisant, elle se retourna et regarda le jardin par la fenêtre pour ne pas écouter la litanie.

— Je comprends pourquoi tu as un peu peur des hommes, après ce qui t'es arrivé, c'est normal, tu sais. Mais il y a aussi des hommes bien ; regarde, ton père, il est gentil avec tout le monde et il n'oserait jamais faire de mal. Il y a plein de jeunes gens comme lui, et tu pourrais en trouver un qui veuille rester avec toi.

Le cerveau d'Emily bouillonnait d'idées qu'il valait mieux garder muettes. Elle avait entendu tant de gens lui dire qu'ils la comprenaient. Mais qu'y avait-il à comprendre ? Combien d'entre eux s'étaient déjà retrouvés sur le dos, les jambes forcées, leur corps cambriolé ?

Elle se retourna vers Gaspard, comme pour lui demander de l'aide. Que répondre à cette femme qui semblait si ignorante de ses souffrances, si égoïste dans son besoin d'avoir des grands enfants ? Mais aussi cette mère qui lui avait ouvert ses bras et son cœur, au lendemain de la nuit maudite. Cette maman qui lui avait offert sa maison pendant ces huit années expiatoires.

Colère et reconnaissance se disputaient en elle, l'écartelant

entre les cris et les pleurs.

— Tu sais, maman, ce n'est pas si facile de trouver l'homme idéal. Je ne sais pas si ça existe. Et puis je ne suis peut-être pas prête.

— Ma chérie, tu es prête. Tu peux trouver un homme quand tu veux si tu le cherches bien.

— Je ne sais pas si Londres est la bonne place, ils ont tous l'air fous, ici. Peut-être que si je partais vivre ailleurs...

Elle avait prononcé ces derniers mots à dessein comme pour les tester. Ce n'était pas juste pour observer la réponse maternelle à l'idée qu'elle pourrait partir, c'était aussi pour mieux saisir sa propre réaction.

— Ne dis pas de sottises, Londres est grande, et c'est parfait pour trouver quelqu'un de bien, avec tout ce choix.

— Merci pour le thé, maman, c'est vrai que je n'avais pas bu le premier, ce matin. Il faut que je me prépare pour aller en ville.

Et joignant les actes à ses paroles, elle retira la serviette qui enserrait son crâne. Une fois libérés, ses longs cheveux encore mouillés se laissèrent tomber raide et vinrent couvrir son visage.

Sa mère comprit et se mit en marche. Elle prit encore le temps de dire qu'elle allait pouvoir refaire le lit en fin de matinée et ranger un peu.

De nouveau seule dans cette chambre exigüe, Emily se retourna face à la penderie et se regarda dans le miroir attaché à l'une des portes. Les cheveux encore ébouriffés de la douche et ne portant qu'une serviette pour tout vêtement, elle se regarda, contempla la pièce par réflexion, observa les quelques meubles, et ça la frappa comme jamais jusqu'alors : elle vivait dans une chambre d'hôtel ! Cela n'était pas sa maison. Ce n'était pas chez elle.

Rien ne s'était déroulé comme prévu. Ses parents avaient réussi à ruiner ses plans d'un week-end de repos au calme. Ou plutôt, c'était sa mère qui avait de nouveau forcé sa colère. Comme à son habitude, le père n'avait su briller que par sa discrétion, ne prenant aucune part au conflit. Il était un de ces petits hommes qui regimbent à l'idée d'une confrontation et préfèrent s'en isoler. Elle lui en voulait un peu de ne pas prendre partie, mais il ne se battait pas. Jamais. Bien qu'il ait souvent de bonnes idées, il ne les forçait ni aux poings ni aux mots. Elle regrettait souvent cette velléité et cependant admirait sa capacité à opposer un optimisme constant à toute adversité.

Malheureusement, elle avait hérité du gène opposé. Bien qu'elle essayât régulièrement de maîtriser sa colère, il lui arrivait encore bien souvent de la laisser échapper. Et dans l'ensemble, de façon brutale, imprévue, imprévisible même. Cependant, si elle s'en voulait d'ainsi remettre parfois son monstre intérieur en liberté, elle en rejetait tout autant et très consciemment la responsabilité, considérant que c'était toujours l'autre personne qui l'avait provoquée. Elle n'en était pas fière mais avait appris à vivre avec les conséquences de ses explosions. D'une certaine manière, depuis huit ans, elle partageait son corps et son identité

avec cette rage indélébile qui donnait des forces à son monstre. Elle ne lui avait pas demandé de la rejoindre. Et pourtant, il semblait être tout ce qu'elle méritait.

Ce lundi matin, alors que la routine du travail s'était remise en marche dès l'alarme du réveil, un sentiment profond la dominait. Marre. Oui, c'était bien ça, une grande lassitude générale. Elle en avait marre. De tout. Des engueulades avec sa mère, déjà. De toujours devoir se défendre, ensuite. Et puis de sa vie. De n'être finalement qu'une enfant, constamment considérée comme une petite fille. Elle avait besoin de grandir, de s'échapper de tout cela. Les mots de Sarah s'inscrivirent une fois de plus en mémoire : « Va-t'en. » Et si elle avait raison ? Il était peut-être temps pour elle d'agir.

Tout en traversant Londres pour rejoindre son bureau, elle se mit à réfléchir à cette idée. Elle pouvait trouver un appartement. Après tout, elle avait vécu seule pendant des années, elle pouvait bien le refaire. Qu'est-ce qui la bloquait ? Et de cette façon, elle pourrait vraiment faire ce qu'elle souhaitait le week-end. Coincée dans l'allée centrale du métro, serrée contre une demi-douzaine d'autres travailleurs en costumes et tailleurs, elle leva les yeux et vit une annonce pour une agence immobilière. *Tiens, voilà un bon signe* se dit-elle.

Arrivée à son bureau, elle s'installa rapidement, démarra son ordinateur et nota sur un Post-it le nom de l'agence. La note lui servirait d'aide-mémoire, mais surtout elle allait lui rappeler sa résolution d'agir, de faire quelque chose pour changer. Mais plus tard. D'ici là, il lui fallait tout d'abord revenir à son travail. Comme tant de Londoniens, elle avait été happée par le secteur